

Du dit à l'inter-dit

Bernard Lévy

Volume 49, Number 194, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52712ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lévy, B. (2004). Du dit à l'inter-dit. *Vie des arts*, 49(194), 5–5.



Bernard Lévy
Rédacteur en chef

DU DIT À L'INTER-DIT

La guerre. Encore. Toujours. Le phénomène paraît incroyable.

Qui aurait pensé qu'après le Vietnam un gouvernement américain se risquerait dans un nouveau bourbier? Qui aurait imaginé qu'après la chute du mur de Berlin et la fin de la guerre froide, il serait nécessaire de se trouver – quitte à les inventer – de nouveaux ennemis? Car le conflit irakien est un conflit mondial. En effet, des attentats sont perpétrés à intervalles de plus en plus rapprochés sur tous les continents. Aucun pays n'est réellement prémuni contre l'explosion d'une bombe dans un supermarché, un autobus, le métro, un train. Il est évident que l'atmosphère de conflit ouvert ou larvé qui sévit sur toute la planète associée à la crainte d'être victime ou de voir des proches victimes d'un acte terroriste, hante beaucoup d'artistes comme l'atteste un grand nombre des productions actuelles. *Vie des Arts* ne pouvait négliger de telles préoccupations.

LA RESPONSABILITÉ DE L'ARTISTE

Dans l'important dossier *L'art et la guerre dans tous les états*, Ioana Georgescu analyse le comportement de certains artistes dont le public montréalais a pu voir quelques-unes des œuvres. Artiste elle-même, elle témoigne de ce qu'elle a vu. Coordinatrice du dossier, elle donne la parole à des artistes qui justifient non leur engagement – ce serait réducteur – mais leurs actes. Ceux-ci montrent ainsi comment et pourquoi ils abordent la question de la responsabilité de l'artiste face à la guerre. Leurs interventions, pour peu qu'elles soient déplacées de leur contexte, paraissent souvent dérisoires voire inutiles (sans doute cette inutilité même leur confère-t-elle le statut d'acte artiste). D'ailleurs, elles prennent souvent la forme de perturbations et parfois d'agitations au sein d'événements publics. Elles exigent du courage.

Cependant, la plupart des artistes adoptent la voie du témoignage. Et ce qu'ils exposent est suffisamment éloquent pour stigmatiser la cruauté et la bêtise des sociétés humaines. Leur étonnement devant la vie (autant sa fragilité que son obstination) paraît plus vrai quand ils procèdent par le détour de la fiction ou de la pseudo-fiction.

MYSTÈRE DE L'ENTRE-DEUX

Justement, c'est le registre compris entre le réel et l'imaginaire qu'explorent Richard-Max Tremblay, Julius Baltazar, Jean-Sébastien Denis, Marc Séguin, Dominique Gaucher et Nathalie Maranda selon des modalités propres à leur tempérament. Leurs œuvres se situent entre ce que chacun d'entre eux en dit et ce que tout un chacun peut en dire; elles se placent donc dans *l'inter-dit* ou *l'interdit*.

Ainsi, Richard-Max Tremblay, peintre et photographe, déclare au sujet de ses tableaux: «Rien n'est photographié!» Rien n'empêche pourtant quiconque les observe d'affirmer qu'il regarde quelque chose: un pan de mur ou de ciel.

Il en va de même avec les encres, les acryliques ou les estampes de Julius Baltazar qui s'énoncent comme des fissures mais qui offrent au spectateur la liberté de découvrir un paysage derrière le paysage.

«Catastrophe de n'atteindre jamais l'autre», voilà l'angoisse avouée par Jean-Sébastien Denis; elle ne serait certainement pas vaine, cette angoisse, si *l'autre*, justement, ne percevait des forêts terrifiantes dans ses toiles.

Des dérèglements de l'esprit aux démons, le jeu des dédoublements que propose Marc Séguin dans ses dessins comble facilement l'écart réel ou virtuel.

Quant à Dominique Gaucher, il se plaît à élaborer des représentations en apparence relativement familières (image de l'assassinat de Martin Luther King) mais dont certains détails remettent en cause la fonction de l'image (et, par là, celle de son auteur) et le rôle du spectateur qui la contemple.

Enfin, les formes que Nathalie Maranda met en scène dans la suite *Le cantique des créatures*, ressemblent à des vestiges animaux ou humains; mais qui peut trancher? Mystère de l'entre-deux.

LA VIE COMME UN DES BEAUX-ARTS

Vie des Arts ne pouvait passer sous silence un triple anniversaire: les dix ans de John Porter à la tête du Musée national des beaux-arts du Québec, les cinq ans de Pierre Théberge à la direction du Musée des beaux-arts du Canada et les cinq ans de Guy Cogeval aux commandes du Musée des beaux-arts de Montréal. À cette occasion, chacun d'eux dévoile quelques-uns des secrets de leurs succès.

Sans doute remarquerez-vous des modifications dans la mise en page du numéro que vous tenez en main. Plus qu'une opération de séduction, la nouvelle grille graphique est destinée à faciliter votre lecture.

Alors, bonne lecture.

L'ÉQUIPE DE VIE DES ARTS A APPRIS AVEC TRISTESSE LA MORT DE GUIDO MOLINARI. LES NOMBREUX ARTICLES CONSACRÉS À L'ARTISTE AU FIL DE QUATRE DÉCENNIES TÉMOIGNENT DE LA VIVE ATTENTION DE LA REVUE POUR LE PEINTRE. FIGURE PRÉÉMINENTE DE L'ART MODERNE AU QUÉBEC ET AU CANADA, GUIDO MOLINARI A PRODUIT UN ENSEMBLE D'ŒUVRES QUI MARQUENT LA MODERNITÉ DE L'ART AU QUÉBEC. LE DOSSIER PUBLIÉ EN HOMMAGE À SA MÉMOIRE RAPPELLE LES PRINCIPAUX MOMENTS DE SA CARRIÈRE; EN MARGE DE L'ARTICLE DE GHISLAIN CLERMONT, HISTORIEN D'ART, NOUS REPRODUISONS CERTAINS PROPOS QUE GUIDO MOLINARI NOUS AVAIT CONFIRÉS EN 1995 ET QUELQUES-UNES DE SES INTERVENTIONS PUBLIQUES.